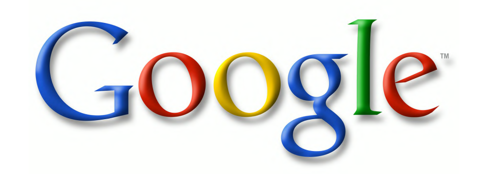
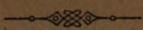


Puiggari Lieutenant
...onel du Génie.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER



INAUGURATION

DES STATUES DE LAPEYRONIE ET BARTHEZ

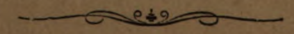
LE 15 NOVEMBRE 1864

BARTHEZ

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. G. DUPRÉ

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE GRAS

1864

FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER



INAUGURATION

DES STATUES DE LAPEYRONIE ET BARTHEZ

LE 15 NOVEMBRE 1864

BARTHEZ

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. G. DUPRÉ

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE GRAS

1864



MESSIEURS,

Une vieille coutume, à la fois noble et salutaire, nous prescrit de conserver pieusement et d'honorer la mémoire de nos conducteurs, de ceux qui ont éclairé la voie dans laquelle nous marchons.

Si l'hommage indépendant et libre qu'on rend à leur mérite est un acte de convenance simple à l'égard des maîtres ordinaires, il s'impose à nos âmes comme un devoir, comme un besoin réel, envers les esprits éminents ou les grands cœurs dont l'histoire consacre les découvertes, les sacrifices ou le génie.

Paul-Joseph Barthez, dont ce bronze représente l'image, est un de ces hommes notoirement historiques. Il occupe une place avancée au milieu de ces intelligences supérieures que le XVIII[e] siècle a vues naître, qui ont illustré leur pays, glorieusement servi la science et l'humanité.

Unissant l'esprit pratique au génie de la spéculation, Barthez fut le plus grand médecin et le plus grand professeur de son temps. Doué au plus haut degré de cette force de rapprochement et de réduction intellectuelle qui constitue ce qu'il y a de plus élevé dans le talent dogmatique, il a créé une véritable doctrine, fondé une grande école, et, le premier, érigé en principes fixes

les maximes vagues, incertaines, incohérentes, de la médecine pratique.

Il appartient au Languedoc par sa famille, à la ville de Montpellier par sa naissance, à notre Faculté par l'éclat qu'il a donné à son enseignement et par des services exceptionnels comme administrateur et bienfaiteur généreux. Mais, comme publiciste, par l'universalité de son savoir et l'étendue de sa renommée, il appartient à la France, qui a voulu que son buste figurât au musée de Versailles, au milieu des gloires de notre pays.

En plaçant la statue de ce grand homme à l'entrée de cet édifice, où depuis plus de cent ans domine sa pensée, nous ne craignons pas de céder à des sentiments que l'avenir ne saurait justifier. L'époque actuelle est déjà pour lui la postérité. Le temps et la mort, ces deux juges suprêmes, ont exercé leur droit. Ses collègues, ses rivaux, ses amis, ses ennemis, ont disparu. Les passions qui s'agitaient autour de son génie se sont calmées. La dernière génération qu'il a vue naître est presque éteinte; tout est changé, même les lieux où sa parole a retenti quarante ans et qui furent témoins de sa prodigieuse activité.

Cependant, au milieu de tant de ruines affligeantes, la famille de Barthez est encore représentée par des neveux éloignés qui, tous, portent dignement ce grand nom. Il en est un qui en continue particulièrement l'illustration. L'importance de ses travaux, l'aménité et la noblesse de son caractère, le témoignage de confiance le plus élevé qu'un homme de notre profession puisse recevoir du souverain de son pays, l'ont placé à l'un des premiers rangs parmi les médecins comtemporains.

Un illustre vieillard nous rappelle aussi le temps de Barthez, et nous parle encore de lui. C'est avec un sentiment de vive satisfaction et de profond respect que nous voyons au milieu de nous l'unique survivant de cette époque, celui qui a le plus admiré le maître, qui l'a le mieux compris, et qui, en inondant de lumière les points obscurs de son œuvre, lui a depuis longtemps élevé un monument plus durable que ce bronze; celui qui, jeune encore, mérita l'honneur d'être désigné dans

son testament comme son fils dans la science ; celui dont le nom marque aussi une grande époque dans l'histoire de la Faculté, le continuateur de son génie et de sa gloire, Jacques Lordat. La Providence, par une faveur rare, lui a donné une existence presque séculaire, comme pour le rendre témoin de cette cérémonie qui ébranle, j'en suis certain, toutes les fibres de son cœur. Sa présence m'impose la plus grande réserve. Son admirable histoire de l'existence scientifique de Barthez, qui vous est si bien connue, me dispense de recommencer un travail où vos pensées et vos souvenirs iraient toujours au-devant de mes paroles.

Doué d'une aptitude originelle peu commune, Barthez était docteur à dix neuf ans (1753), et, plein d'ardeur et d'amour pour la science, il quittait immédiatement Montpellier et allait en poursuivre l'étude à Paris. Les amis de son père l'y accueillirent avec empressement, et ce jeune homme se lia bientôt avec les médecins les plus considérables de l'époque, avec les académiciens et les encyclopédistes les plus éminents. Falconnet, médecin de Louis XV ; Poissonnier, premier médecin des armées ; Mayran, de Caylus, l'abbé Barthélemy, le président Hainault, d'Alembert, malgré la différence des âges et des positions, le traitaient avec distinction et presque comme un égal.

A vingt et un ans, il entrait dans le corps illustre de la médecine militaire. Comme tel, il était envoyé à l'armée de Normandie, commandée par le maréchal d'Estrées, et l'année suivante en Westphalie, où il fut atteint du typhus. Il dut la vie aux soins éclairés, à la sollicitude paternelle du célèbre Werlhof.

Entre les deux campagnes, il publia l'histoire de l'épidémie qu'il avait observée au camp de Grandville, dans le Cottentin. Ce fut là son premier ouvrage de médecine pratique. Il y montre les qualités d'un clinicien consommé, et ce maître de vingt-deux ans y résout avec autorité des questions devant lesquelles hésitaient encore des médecins expérimentés.

A vingt-sept ans (1761), il fut nommé professeur à l'Uni-

versité de médecine de Montpellier, après un concours brillant, animé et plein de péripéties. Pendant vingt ans, il enseigna les diverses parties de l'art de guérir avec un tel éclat, qu'il forçait l'admiration. Ses adversaires eux-mêmes convenaient qu'il était sans rivaux sous ce rapport.

Il avait pourtant à lutter contre des difficultés réelles. Son visage était disgracieux, sa taille au-dessous de la moyenne et sensiblement déformée, sa vue basse, sa voix faible et d'un timbre aigu. Mais la vivacité de ses yeux, l'animation extrême de son visage, la prodigieuse mobilité de sa physionomie, compensaient largement ces imperfections. Assis dans sa chaire, il maîtrisait son auditoire par le sentiment profond de sa supériorité, par l'intime conviction de ne rien ignorer sur les objets de l'enseignement, mais surtout par la solidité des principes, l'abondance des idées, la variété des faits, par leur caractère essentiellement pratique, par leur utile arrangement, par une clarté d'exposition qu'on ne retrouve pas toujours dans ses écrits, par une verve entraînante, qui excitait l'enthousiasme et qui constituait chez lui une sorte d'éloquence naturelle.

L'autorité remarqua bientôt un semblable enseignement, et l'homme éminent qui attirait autour de sa chaire des élèves de tous les points de l'Europe fut placé à la tête de la compagnie et nommé Chancelier en 1773.

Il rendit en cette qualité des services qui n'ont pas été oubliés. Il maintint avec fermeté la discipline ébranlée; il fit respecter la dignité de l'Ecole en plusieurs circonstances importantes ; il perfectionna l'enseignement et chercha à lui donner de l'unité, sans enchaîner pourtant l'indépendance individuelle et la liberté de la pensée. Ses plus grands et persévérants efforts, comme administrateur, se dirigèrent vers la création des chaires de clinique. Mieux que personne, il sentait la nécessité de placer à côté de la science, et comme son meilleur contrôle, l'observation directe dans les hôpitaux. L'enseignement pratique lui parut indispensable surtout dans un moment où les oppositions doctrinales plaçaient l'esprit des élèves dans les plus énervantes

hésitations. Pendant cinq années, il sollicita, écrivit, fit plusieurs voyages à Paris : il se brisa contre les refus obstinés de l'administration hospitalière de l'époque. Il ne fallut rien moins qu'une révolution terrible pour vaincre des préjugés malheureux, lever les obstacles et réaliser les vues d'un grand homme.

Les déceptions et les tourments que lui causa cette affaire ne furent pas étrangers à la résolution qu'il prit de quitter Montpellier. En 1781, il installa Grimaud comme survivancier dans sa chaire, et, conservant ses titres de professeur et de chancelier, il se rendit à Paris, où il demeura neuf années. Là il retrouva ses anciens amis, au premier rang desquels il faut placer le comte de Périgord, qu'il avait connu et sauvé à Montpellier ; il contracta de nouvelles liaisons avec les Maurepas, les Noailles, les Choiseul, les Malesherbes, et avec trois des plus grandes dames de ce temps, aussi remarquables par la hauteur de leur intelligence que par la noblesse de leur âme. Il devint le médecin du duc d'Orléans et il acquit en peu de temps une clientèle considérable et une célébrité européenne.

L'Académie royale des sciences, celle des inscriptions et belles-lettres, l'admirent au nombre de leurs membres. Les Académies des sciences de Berlin, Stockholm, Gœttingue, Lausanne, le nommèrent leur correspondant, et presque toutes les Académies de médecine de France et de l'étranger s'empressèrent de lui offrir des diplômes.

Quand éclata sur notre pays la tempête qui devait en modifier profondément les institutions, quand tout tombait sous les coups d'une destruction qui n'avait, en ce moment, ni le sens juste du passé, ni celui de tous les besoins de l'avenir, l'antique Université de médecine de Montpellier fut détruite, et Barthez, privé de ses positions, de ses titres, de ses honneurs, se retira à Narbonne auprès de sa famille. Il mit à profit ses loisirs pour publier ses principaux ouvrages de médecine pratique. Le *Traité des maladies goutteuses*, le *Mémoire sur les coliques iliaques*, et celui *sur la thérapeutique des fluxions*, datent de cette époque. Ces travaux sont aussi remarquables par l'exactitude des descrip-

tions, par l'esprit philosophique de la pathogénie, que par l'exposé lucide des méthodes curatives. C'est alors aussi qu'il fit paraître sa *Nouvelle Mécanique des mouvements de l'homme et des animaux.*

Pendant ce temps, l'armée des Pyrénées-Orientales était décimée par le typhus. Le gouvernement songea à invoquer les lumières de l'ancien médecin militaire, devenu le médecin le plus illustre de l'Europe. Barthez fut mandé à Perpignan, et assez heureux pour arrêter en peu de temps les progrès de cette redoutable infection et pour en tarir la source. Il rentrait à Narbonne ravi de ce succès, lorsque Dugommier, l'héroïque chef de cette armée, tombe malade, et, pour la seconde fois, Barthez est obligé de se rendre auprès de lui. Il eut encore le bonheur de le sauver. Deux mois après, ce vaillant capitaine était frappé mortellement devant Saint-Sébastien, et il expirait en prononçant ces paroles : « Barthez m'a rendu le plus grand des services. » C'est à lui que je dois de mourir sur le champ de bataille, » comme je l'ai toujours désiré. »

Ces circonstances et ces travaux remplirent la vie de Barthez pendant les premières années de la tourmente révolutionnaire, et détournèrent de sa tête l'orage, que ses fonctions auprès d'un prince du sang; ses relations avec les plus grandes et les plus anciennes familles de France, son immixtion à la politique du temps, sa fortune et sa haute position scientifique, y auraient inévitablement attiré.

A la création des Écoles de santé, en 1795, Barthez ne fut pas du nombre des anciens professeurs rappelés à l'activité. Cet homme, qui avait tant honoré l'enseignement et qui appartenait à tant de titres à l'Ecole de Montpellier, ne lui fut rendu que sous le gouvernement consulaire. Sa nomination fut accueillie avec enthousiasme par ses anciens collègues, qui tous n'avaient pas gémi de son éloignement. Mais, dans l'intervalle, on avait eu le temps de mesurer la place qu'occupait Barthez. D'ailleurs, rien de mieux que les terribles secousses de l'époque pour éteindre les petites passions et les rivalités mesquines.

Malgré les instances de Chaptal et les supplications flatteuses de l'Ecole entière, Barthez ne voulut accepter que le titre de professeur honoraire, et il ne prit la parole en public qu'une seule fois. En 1801, il prononça un discours demeuré célèbre sur le génie d'Hippocrate, à l'inauguration du buste antique de ce grand homme, que le gouvernement avait récemment donné à la Faculté de Montpellier.

En 1802, Barthez était un des premiers inscrits sur la liste des membres de la Légion d'honneur, et nommé médecin du gouvernement. En 1804, l'Empereur le plaçait avec Corvisart à la tête du service médical de sa personne.

Ces hautes distinctions, dont il sentait tout le prix, le ramenèrent à Paris. Peu de jours après son arrivée, il eut l'honneur d'être reçu par l'Empereur, et cette visite fut l'occasion d'une rencontre que je dois rappeler. Dans le premier salon des Tuileries, se trouvait déjà Corvisart, qui, en apercevant Barthez, court au-devant de lui, se jette dans ses bras et lui dit : « Maître, je suis heureux de vous voir et honoré de me trouver » placé à vos côtés. Je me suis occupé, vous le savez, des maladies du cœur, et j'aurai peut-être rendu quelques services sur » ce point limité. Vous, Maître, vous avez porté la lumière dans » le cœur même de la science, et nous vous devons tous, avec les » témoignages de notre respect, celui de notre admiration et de » notre reconnaissance. » Ces paroles mémorables méritent d'être conservées. Elles indiquent non-seulement une sympathie et une déférence personnelles ; mais, en les rapprochant de celles que Desgenettes prononça l'année suivante sur la tombe de Barthez, au nom de la Faculté de médecine de Paris, elles nous révèlent l'estime réelle et profonde de cette illustre compagnie pour sa sœur de Montpellier.

La vie de Barthez s'achevait en 1806, à Paris. Ses funérailles furent dignes de lui : l'Empereur s'y fit représenter ; l'Institut, la Faculté de médecine et tous les corps savants auxquels il appartenait, y envoyèrent des députations.

Par son testament, la Faculté de Montpellier devenait légataire

de sa riche bibliothèque, aussi précieuse par le nombre et la rareté des ouvrages que par le mérite des éditions.

Les derniers mois de l'existence de Barthez furent partagés entre les soins de sa santé et ceux que réclama la 2e édition de ce livre que l'artiste a placé en évidence sur les genoux du personnage, et dont l'index de la main droite nous montre le titre : *Nouveaux Eléments de la science de l'homme.*

C'est là le plus considérable des écrits dogmatiques de Barthez, et, à n'en pas douter, son plus beau titre de gloire. En l'appuyant sur un volume qui porte le nom d'Hippocrate, l'artiste a voulu rappeler l'origine et la filiation des idées principales qui le constituent. Il a voulu établir par un fait matériel la véritable tradition : *Olim Cous, nunc Monspeliensis Hippocrates.*

C'est, en effet, aux temps hippocratiques que remontent les premiers éléments de cette science où s'agitent les problèmes les plus élevés de la philosophie, où se posent et se résolvent les questions qui intéressent au plus haut degré l'humanité ; qui a pour objet l'étude et la connaissance de la nature de l'homme, et celles des lois générales de sa vie. Au moment où Barthez parut à Montpellier, les dogmes hippocratiques sur la constitution de l'homme étaient fort compromis. Les plus sages les considéraient comme une théorie libre, que l'on pouvait impunément accepter ou repousser, suivant son esprit ou ses goûts. Il comprit immédiatement que cette philosophie latitudinaire est incompatible avec le véritable caractère de la science, et que la médecine ne saurait exister comme telle, si elle ne repose sur des principes vrais, incontestables, inébranlables. Son premier soin fut de démontrer la réalité des éléments divers qui entrent dans la constitution de l'homme, d'en perfectionner la caractéristique, d'en indiquer l'indépendance et les rapports. Grâce au *Nouvel Instrument* perfectionné par Bacon, sa démonstration fut si forte et si précise, qu'aujourd'hui le sens commun lui-même indique qu'il existe dans l'homme, en outre de cette agrégation de molécules qui constitue le corps, deux forces, causes ou principes : l'une, temporaire, variable, origine de

tout pouvoir zoonomique, qui enchaîne, coordonne, proportionne à leur fin tous les phénomènes qui se passent dans l'homme vivant, a reçu le nom de *Principe de vie;* l'autre, qui préside aux phénomènes de l'intelligence, est connue de tout temps sous le nom d'*Ame*. Celle-ci a conscience d'elle-même et de ses opérations; les opérations de la première sont purement instinctives et étrangères à l'intelligence.

L'existence de l'âme est un fait aussi éclatant que la lumière, mais l'existence de la vie ne l'est pas moins, et, de même que je pense sans connaître la force qui préside à cet acte de mon esprit, de même je vis sans connaître la cause qui me fait vivre. Mais je vis et je pense par l'influence de deux principes dont les buts sont divers, dont les fins sont opposées, et que toutes les subtilités de la philosophie ne sont pas encore parvenues à confondre. Une ligne de démarcation infranchissable les sépare, et les faits qui se trouvent de chaque côté sont l'origine de deux sciences distinctes comme eux, aussi anciennes qu'eux, la Biologie et la Psychologie.

Cette analyse de l'homme est irrésistible, les éléments en sont d'évidence immédiate. Les faits sur lesquels elle repose ont été régulièrement constatés; les lois rigoureusement induites, les causes reconnues et saisies, demeurent des vérités acquises. Les conséquences médicales en sont immenses, et leur exposition constitue le livre dont nous nous occupons.

Pourtant, ces vérités ne s'imposèrent pas avec éclat, elles n'asservirent pas immédiatement les esprits, elles ne les illuminèrent pas soudainement. Semblables à ces forces mécaniques qui broyent silencieusement, lentement, mais énergiquement et sans pitié tous les obstacles, elles ne pénétrèrent que peu à peu dans les intelligences et parvinrent à les soumettre à leur empire. Leur puissance est attestée par leur durée, par les adversaires résolus et nombreux qu'elles suscitèrent, par les défenseurs convaincus qui les suivirent, par les nombreux travaux qu'elles ont inspirés; mais surtout par la pratique, qu'elles éclairent et qui les confirme.

L'assaut le plus terrible leur a été livré par tous ceux dont la pensée incomplète, incohérente ou égarée, se soucie peu d'abaisser, de dégrader l'homme en le mutilant.

Par les Animistes, qui, en rapportant à l'âme les phénomènes de la vie, méprisent ou anéantissent le plus beau, le plus réel de ses attributs, la liberté; qui mettent en péril le caractère vraiment fondamental de la psychologie. La psychologie est une science parce qu'elle a un objet, et pour étudier cet objet un instrument, la conscience; elle ne saurait se développer que par son secours et à sa lumière.

Par les Organiciens, qui repoussent toute idée métaphysique de force, de cause, de but; qui, sans songer à l'identité personnelle de l'intelligence et de la vie au milieu de la mutabilité perpétuelle du corps organisé, affirment que l'âme n'existe pas, ou qu'elle dépend, comme la vie, d'une certaine combinaison de la matière.

Par les Anatomistes du scalpel, du microscope, de la pile, des réactifs, qui ne s'arrêtent dans leurs laborieuses et patientes recherches qu'à la cellule élémentaire. On ne leur doit jusqu'ici, sur l'objet fondamental qui nous occupe, que des hypothèses contradictoires, incapables de servir de base à la pathologie qu'elles ont la prétention de réformer.

Enfin, par les philosophes de nos jours, qui, se donnant l'étrange nom de Positivistes, ne dissimulent pas l'intention de reconstituer la science et de la retirer de *son abaissement vingt fois séculaire*, au moyen de la physiologie expérimentale. Ils se font eux-mêmes les complices de l'ancienne méthode, en acceptant la sensibilité, la motilité et leurs rapports, comme des faits préexistant aux conditions organiques qui en permettent la manifestation.

D'ailleurs, les conclusions précipitées, les contradictions qu'elles font naître, les oppositions de fait entre des physiologistes également recommandables, l'infinie variété des interprétations, témoignent de la difficulté, de l'obscurité du sujet, de l'incertitude des principes, des ténèbres de la théorie.

Où en serions-nous si nous voulions nous fier aux prétendus résultats acquis : juger de l'action des remèdes d'après les indications qu'ils recommandent ; traiter la fièvre, les maladies nerveuses, etc., conformément aux règles prescrites par eux ? Je ne veux pas préjuger l'avenir, mais je puis affirmer aujourd'hui que cette doctrine se dérobe sous nos pas quand nous voulons nous appuyer sur elle. Au lit des malades, elle abandonne notre esprit aux plus désolantes incertitudes, elle laisse nos mains vides et nos embarras inextricables. La médecine, c'est-à-dire l'art de guérir, semble avoir fait divorce avec cette physiologie purement biologique, et en face d'elle nous nous écrions, comme Baglivi : *Retournons à Hippocrate.*

Pourtant, Messieurs, n'ayons pas la faiblesse de le cacher, cette Ecole, malgré les vices profonds de sa philosophie, son impuissance pratique, ses dangers de tout genre, attire et captive, grâce au talent de quelques-uns de ses maîtres, une grande partie de la génération actuelle, et certains esprits y voient une menace sérieuse pour la véritable médecine, pour la science et l'art salutaires.

Les enseignements de l'histoire m'interdisent toute crainte à cet égard. Quel enthousiasme pourra jamais égaler celui qu'excita Broussais de 1816 à 1830. Remontez le courant des âges, vous ne rencontrerez nulle part un pareil entraînement. Il parlait, et les suffrages les plus importants, les plus considérables adhésions venaient au-devant de lui. Son nom et son système ont régné en souverains dans le monde pendant quinze années. Seule, l'Ecole de Montpellier fit entendre des protestations. Inspirée par le génie de Barthez, elle put s'écrier dans sa fierté : *Etiam si omnes, ego non.*

Que reste-t-il aujourd'hui de tant de bruit ? Vous le voyez, Messieurs, à peine un souvenir !

C'est là ce qui fortifie ma confiance. Le bon sens et l'esprit pratique finiront toujours par l'emporter, et l'on reviendra, n'en doutez pas, à la physiologie essentiellement anthropologique de Barthez, agrandie en proportion des besoins du temps. Il aurait

considéré cette science comme absolument vaine, si ses progrès n'avaient exercé une influence décisive sur la clinique. Il n'est pas une page des *Nouveaux Éléments* où l'on ne sente frémir la réalité pratique, et, dans tous les traités spéciaux sortis de sa plume, on voit combien sa manière de considérer l'homme vivant, ses facultés et ses fonctions, peut produire de vues utiles.

La plus importante de ces applications est incontestablement cette savante *analyse clinique* dont il a le premier formulé les règles. Emanation directe de l'analyse physiologique de l'homme, elle est la véritable et seule base solide du diagnostic. C'est surtout Barthez qui nous a démontré, par le précepte et par l'exemple, que, pour bien connaître un fait morbide, il ne suffit pas de le voir dans ses détails nosologiques, dans ses circonstances étiologiques, mais qu'il faut s'élever, dans l'ordre logique des phénomènes qui le constituent, jusqu'à ses origines pathogéniques. Arrivé à ce point, il n'y a plus qu'un pas pour atteindre la thérapeutique; ce pas, Barthez le franchit en réunissant, sous le nom de *méthodes*, l'ensemble des règles qui dirigent le praticien dans l'emploi des moyens curateurs.

Vous le voyez, Messieurs, la doctrine de Barthez porte l'empreinte du Spiritualisme le plus élevé : sans méconnaître le côté matériel et organique par lequel tout se manifeste, il s'attache surtout à démontrer l'importance du côté métaphysique de l'homme. En suivant cette voie on n'arrive pas à des découvertes inattendues, à des applications éblouissantes comme celles qui nous émerveillent dans les sciences physiques, mais on a l'avantage incomparable de saisir une cause et d'atteindre un principe. Ne soyons pas pressés de voir finir ces tendances philosophiques. Elles auront fait leur temps, quand auront fait leur temps les pensées et les sentiments qui nous élèvent au-dessus du monde et de nous-même.

Cette doctrine, connue aujourd'hui dans le monde sous le nom de doctrine de Montpellier, présente encore deux caractères distinctifs : suite et enchaînement dans les idées, utilité directe et pratique. La science y est considérée comme un moyen et

non pas comme un but. Grâce à ces conditions rarement associées, elle a subi sans en être ébranlée les plus vives attaques, et, confiants dans sa solidité future, nous pouvons présenter sans crainte à l'admiration et au respect de la postérité l'image de son fondateur.

Certes, depuis cette époque, la science a marché ; elle s'est enrichie de faits nouveaux, améliorée dans ses dogmes, agrandie dans ses applications, mais aucun des principes fondamentaux n'a été ébranlé. Bien plus, ces progrès, Barthez les prévoyait et il n'en était pas effrayé. Il aimait lui aussi la lutte, la marche en avant, le mouvement des esprits et des cœurs, mais sous la réserve de l'immutabilité dogmatique. *In principiis unitas.*

Il semble vraiment impossible, Messieurs, qu'un homme qui a étudié l'anthropologie avec tant de profondeur, qui l'a enseignée avec tant d'éclat, qui a écrit des traités dogmatiques qui renouvellent la science, et des monographies demeurées classiques, ait pu trouver le moyen de se livrer à d'autres travaux au milieu des occupations accablantes d'une immense clientèle, et alors qu'il envoyait dans toutes les directions des consultations, fruit d'un travail long et réfléchi.

Ce n'est pas sans surprise qu'on apprend qu'il put assez approfondir la science des lois pour obtenir le titre de docteur en droit en 1780 ; pour occuper la même année, avec honneur, une place à cette célèbre Cour des Aides, qui a laissé à Montpellier de si grands souvenirs ; que, bientôt après, des ouvrages remarqués sur l'économie politique et l'administration des finances lui valurent le titre de conseiller d'Etat. Le roi Louis XVI le lui octroya en 1786.

Cette intelligence étendue, souple, pénétrante, énergique, semblait vouloir absorber tous les sujets de l'encyclopédie. Barthez cultiva les lettres avec passion ; elles le rendirent sensible, au plus haut degré, au charme du beau dans la parole écrite et dans la parole vivante ; il aima les beaux-arts et il y puisa le principe des plus pures jouissances.

Les langues vivantes lui étaient aussi familières que les lan-

gues anciennes. Il lisait avec autant de facilité le Dante, Milton, Lope de Vega, etc., que les livres hébraïques, grecs et latins. En rapport avec tous les grands médecins de l'Europe, il pouvait correspondre : en anglais, avec Fordyce et Grégory ; en allemand, avec Werloff, Zimmerman, Quarin et le savant Delius ; en italien, avec Fontana ; en espagnol, avec Piquer. Une aptitude singulière à s'approprier les langues étrangères, unie à une mémoire prodigieuse, fut la source de cette érudition variée, profonde, choisie, qu'aucun homme de son temps n'a égalée. Il fit des travaux d'érudition pure, d'histoire et de mythologie pour les Académies dont il était membre, et presque tous les journaux savants de l'Europe le comptèrent au nombre de leurs coopérateurs.

Arrivé au comble de la réputation, de la fortune et de la gloire, comblé d'honneurs et de distinctions rares pour les hommes de notre profession, honoré du respect de ses concitoyens, de la confiance et de l'estime du plus puissant souverain du monde, Barthez aurait dû être heureux. Mais, comme tous les hommes qui obtiennent de grands succès, même par les moyens les plus légitimes, il suscita des jalousies, des inimitiés, des haines, qui trop souvent troublèrent son repos. Ce n'est pas peindre les hommes que de les peindre sans faiblesses, et il faut oser dire, même en ce jour solennel, que le caractère de Barthez était pour beaucoup dans ses chagrins. Esprit ardent et mélancolique, il poursuivait le succès avec passion, se roidissait contre les obstacles, et s'affligeait plus qu'un autre quand il ne pouvait les surmonter.

Il est des hommes qui ont le talent merveilleux de conquérir et de conserver la sympathie de leurs contradicteurs mêmes. Barthez ne possédait, à aucun degré, cette qualité désirable. La profondeur de ses convictions, la fermeté de sa volonté, son éloignement pour toute conciliation sur les principes, finirent par dégénérer en un goût décidé pour le despotisme.

La prodigieuse facilité de sa parole, la vivacité, la finesse, la pénétration de son esprit, faisaient de lui un des causeurs les



plus agréables et les plus recherchés de son temps ; mais il aimait à tenir le haut bout de la conversation, et il se séparait promptement de tous ceux qui avaient la prétention d'y briller autant que lui. Présenté à Mme de Staël, il fut reçu par elle avec une rare distinction ; mais il s'éloigna bientôt de cette femme célèbre, avec laquelle, disait-il, *le dialogue est impossible.*

Ces imperfections, ces faiblesses, sont le partage de la nature humaine ; elles ne sauraient diminuer la grandeur du génie de Barthez, l'importance de ses travaux, la réalité de ses services, ni par conséquent affaiblir notre admiration ou notre gratitude. Sa présence à cette place est amplement justifiée, et s'il existe un sujet d'étonnement, ce ne peut-être que celui de voir rendre un si tardif hommage à cet éminent esprit.

MESSIEURS,

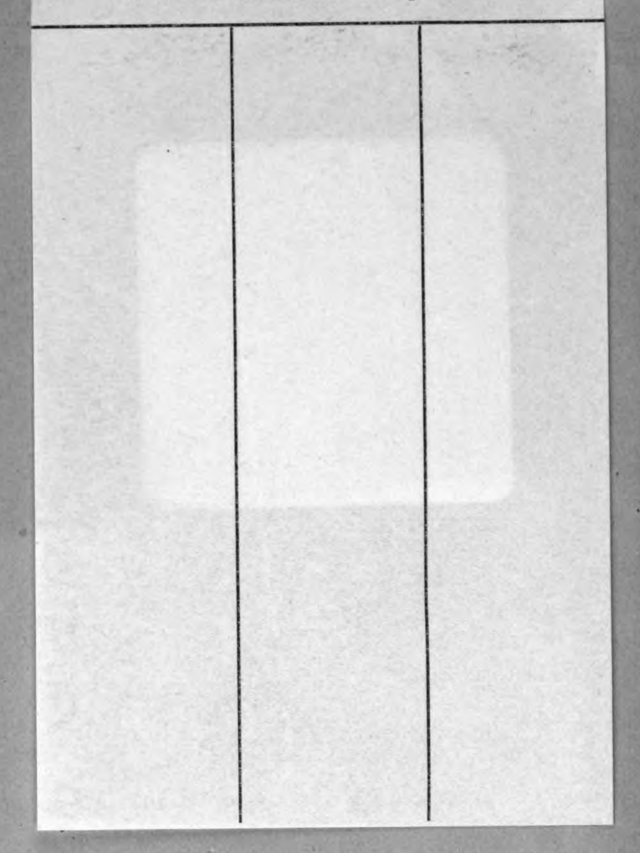
La première idée de ces monuments appartient à la Faculté ; c'est elle qui, dans une circonstance mémorable, en a spontanément décidé l'érection ; mais c'est à la fois un devoir et un plaisir de rappeler qu'elle a été encouragée, largement et généreusement secondée par le conseil général de l'Hérault, par l'illustre sénateur qui préside à ses travaux, par l'administrateur bienveillant et éclairé qui les prépare avec tant de soin et les réalise avec tant de succès ; par le conseil municipal de Montpellier et par le magistrat distingué qui marche à sa tête. Tous ont compris que la gloire de Barthez et de Lapeyronie était leur propre gloire, et ils se sont empressés de concourir à la réalisation de nos vœux. Qu'ils reçoivent l'hommage de notre reconnaissance.

Adressons aussi nos remercîments au chef de l'Académie, qui, dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui touchent aux intérêts ou à la gloire de notre grand établissement, nous a prêté le concours le plus actif et le plus dévoué.

Ils sont dus enfin aux nombreux souscripteurs qui ont voulu

s'associer à nos efforts, et aux artistes qui nous ont prêté le concours désintéressé de leurs talents.

Tous ensemble ont préparé ce grand jour, où l'enthousiasme de nos âmes consacre la mémoire de deux hommes qui ont laissé dans les cœurs, comme dans les annales de l'esprit humain, des traces impérissables de leur passage.


LANE MEDICAL LIBRARY
To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

